

**Florence vêtue de draps de France.
L'habillement des Florentins à travers les comptabilités
domestiques de la fin du XIII^e siècle**

par Mathieu Harsch

Reti Medievali Rivista, 24, 1 (2023)

<<http://www.retimedievali.it>>



**Valore e valori della moda:
produzione, consumo e circolazione
dell'abbigliamento fra XIII e XIV secolo**

a cura di Elisa Tosi Brandi

Firenze University Press



Reti Medievali Rivista, 24, 1 (2023)

<<http://rivista.retimedievali.it>>

Valore e valori della moda:

*produzione, consumo e circolazione
dell'abbigliamento fra XIII e XIV secolo,*

a cura di Elisa Brandi

ISSN 1593-2214

DOI: 10.6093/1593-2214/9996

Florence vêtue de draps de France. L'habillement des Florentins à travers les comptabilités domestiques de la fin du XIII^e siècle

par Mathieu Harsch

L'article étudie les modes de consommation vestimentaire des Florentins à la fin du XIII^e siècle à travers un corpus de comptabilités domestiques, déjà publiées, mais jamais étudiées du point de vue de l'habillement. Il met en évidence la prépondérance de certains types de vêtements (gonnelle, garnache, etc.) et le faible degré de différenciation des habillements masculins et féminins ou des habillements de la ville et du *contado* (etc.), avant de montrer que les critères de distinction et de hiérarchie ne se percevaient pas au niveau du vêtement mais au niveau de l'étoffe. Aussi, il remarque la grande diffusion des draps de laine originaires du Royaume de France (Flandre, Artois, Normandie et Île-de-France) et, dans le même temps, la faible présence des draps florentins et italiens dans la garde-robe de la bourgeoisie d'affaires, puis s'interroge sur le marché des draps de laine à Florence autour de 1300. Enfin, la dernière partie de l'article connecte les résultats obtenus à partir du corpus étudié avec une série de thèmes connexes, comme l'histoire de la consommation, l'histoire des lois somptuaires, l'histoire sociale et politique de Florence et l'histoire du genre.

The paper studies the patterns of clothing consumption of the Florentines in the late 13th century from a corpus of domestic accounts, previously published, but never analyzed from the perspective of clothing. It highlights the prevalence of some types of clothing (*gonnella*, *guarnacca*, etc.) and the low degree of differentiation between men's and women's clothing or between the clothing of the city and that of the *contado* (etc.), and shows that the criteria of distinction and hierarchy was not perceived at the level of clothing but at the level of the fabric. Moreover, it stresses the wide distribution of woollen cloths originating from the Realm of France (Flanders, Artois, Normandy, and Île-de-France) and, conversely, the sparse presence of Florentine and Italian cloths in the wardrobe of the business class, and then examines the market for woollen cloths in Florence around 1300. Finally, the last part of the article connects the results obtained from the corpus with a series of related themes, such as the history of consumption, the history of sumptuary laws, the social and political history of Florence and the history of gender.

Moyen Âge, XIII^e siècle, Florence, économie, habillement, comptabilités domestiques, valeur.

Middle Ages, 13th century, Florence, economy, clothing, domestic accounts, value.

Les recherches sur l'histoire de la consommation dans le centre et le nord de l'Italie à la fin du Moyen Âge et à la Renaissance ont déjà mis en évidence l'intérêt des comptabilités domestiques tenues par les hommes d'affaires des villes communales depuis au moins le début du XIII^e siècle.¹ Les études à leur sujet sont nombreuses, surtout dans le cas de Florence, or elles concernent principalement le XIV^e et surtout les XV^e et XVI^e siècles, à mesure que ces sources deviennent plus fréquentes.² Dans cet article, nous nous intéresserons aux rares comptabilités domestiques florentines subsistantes pour la seconde moitié du XIII^e siècle et plus particulièrement à un corpus de cinq documents, publiés pour des raisons linguistiques, mais jamais étudiés du point de vue de la consommation : les *Libriccioli* (1265-75, 1277-96) du marchand Bene Bencivenni, associé de la compagnie Bardi puis dirigeant d'une entreprise de l'Art de Calimala,³ le *Libro del dare e dell'avere* (1274-85) de Gentile di Ugo Sassetti, associé mineur de l'entreprise de son parent Sassetto di Azzo Sassetti, le *Libro di tutela* (1272-8) de Riccomanno di Iacopo Riccomanni, tenu pour gérer l'héritage de son défunt frère Baldovino, et le *Quaderno di tutela* (1290-5) de Compagno Ricevuti, tenu pour exercer la tutelle des jeunes Perrotto et Fina di Paghino Ammannati. Dans une approche comparative, nous confronterons notre corpus au *Libro di Mattasalà di Spinello* (1233-43) : une comptabilité domestique siennoise, exceptionnelle de par sa datation, ouverte pour gérer le patrimoine de madonna Moscada après la mort de son mari Spinello Lambertini.⁴

L'étude de ces sources vise à mieux connaître les pratiques de consommation vestimentaire des Florentins de la seconde moitié du XIII^e siècle, ainsi que la valeur économique, sociale et symbolique de leurs vêtements. Un point de méthode s'impose. En effet, la question de la valeur, question complexe, qui soulève celle des prix, a été beaucoup débattue ces dernières années et de nombreux médiévistes doutent aujourd'hui de la capacité des prix à être le miroir de la valeur des choses.⁵ Laurent Feller, lecteur de Karl Polanyi, rejette ainsi l'idée que la question de la valeur puisse être étudiée avec les outils de la science économique moderne dans le cas d'une 'économie encas-

¹ Notamment : Goldthwaite, *Private Wealth* ; Welch, *Shopping in the Renaissance*, 220-35.

² Pour un tour d'horizon sur les écritures privées florentines : Ciappelli, *Memory, Family and Self*, et le recensement effectué dans : Bettarini, "I numeri di un primato."

³ Sur les activités entrepreneuriales de Bene Bencivenni : *Primo libricciolo di crediti di Bene Bencivenni* (1262-75) (désormais *Primo libricciolo*), 293-4, 296, 299-301, 306 ; *Secondo libricciolo di crediti di Bene Bencivenni* (1277-96) (désormais *Secondo libricciolo*), 378 et seq ; Marsini, "Del Bene, Bene." Pour l'histoire éditoriale des textes étudiés, se référer aux propos liminaires des éditions citées (Castellani, *Nuovi testi*; Castellani, *Testi toscani*).

⁴ Castellani, *Libro di Mattasalà di Spinello* (1233-43) (désormais *Mattasalà*), f. 3v : "He sunt expense minute di denari in domo tantum facte a domina Moscada relicta olim Spinelli tutrice filiorum eius". Le dernier article sur l'histoire de l'habillement paru dans cette revue se base lui aussi sur l'étude de comptabilités domestiques : Viu Fandos, "The merchant wears Konstanz."

⁵ Parmi une vaste bibliographie : Dufy, et Weber, *L'ethnographie économique* ; *Ricchezza, valore e proprietà* ; Arnoux, "Vérité et question des marchés ;" *Valore delle cose e valore delle persone*.

trée' (*embedded economy*).⁶ En interrogeant le statut à accorder aux valeurs économiques qui figurent dans les sources,⁷ lui et les médiévistes qui partagent cette sensibilité remettent en cause l'intérêt de la quantification et de la sériation qui constituent les piliers méthodologiques de l'histoire quantitative telle qu'elle fut formalisée en son temps par François Furet.⁸ Or, selon nous, cette question de la quantification et de la sériation constitue moins une question théorique qu'une question pratique. Et dans le cas présent, force est de constater qu'interroger nos sources dans une optique d'histoire de la consommation vestimentaire tient d'une maïeutique difficile : d'une part, car les achats d'habillement ne sont pas les principaux types de dépenses renseignés (les *Libriccioli* de Bene Bencivenni, par exemple, concernent davantage la gestion du patrimoine terrien que celui-ci avait reçu de ses ancêtres à Petriolo dans le *contado* florentin), d'autre part, car il n'existe aucun moyen de déterminer quelle proportion des dépenses d'habillement réalisées dans chacune des familles étudiées passait le crible de l'enregistrement comptable. En effet, les dépenses qui figurent dans nos sources sont uniquement celles qui avaient généré un crédit ou un mouvement d'argent scriptural, alors que les achats au comptant, qui dans le domaine de l'habillement étaient peut-être les plus nombreux, n'y étaient pas reportés. De plus, seule une minorité des transactions enregistrées dans les livres de comptes avaient vu leur motivation être renseignée, si bien que même les vêtements achetés à crédit ne sont pas tous connus. À cela, ajoutons que les données exploitables sont trop peu nombreuses, qu'elles concernent des marchés trop différents (nous ne savons pas si les prix étaient les mêmes en ville et dans le *contado*, etc.), qu'elles s'étendent sur une trop longue période de temps et que les conditions de l'échange ne sont que trop rarement connues pour qu'il soit possible, par exemple, de réunir les valeurs économiques repérables dans nos sources à l'intérieur d'un même tableau synoptique. Cette impossibilité, qui n'a rien de doctrinale, nous oblige à procéder 'au coup par coup', c'est-à-dire à comparer uniquement les différences de prix les plus significatives et seulement dans les cas où il est possible d'estimer que les valeurs exprimées sont réellement comparables.

⁶ Feller, *Richesse, terre et valeur*, 7-9, 12-5. Sur le concept 'd'économie encadrée': Polanyi, *La grande transformation* ; Polanyi, *La subsistance de l'homme*.

⁷ Feller, "Mesurer la valeur," 183 : "Des biens et des produits circulent et, en sens inverse, des contreparties sont offertes pour compenser l'échange, c'est-à-dire que la perte d'un bien est équilibrée par l'acquisition d'un autre bien. Or si, pour nous, tout cela se règle par l'intermédiaire de la monnaie parce que celle-ci est l'équivalent de toutes choses, ce qui permet à la fois de mesurer la valeur et de solder l'échange, il n'en va pas de même des économies anciennes".

⁸ Furet, "L'histoire quantitative."

1. *Les vêtements*

Le vêtement le plus cité dans nos sources est la gonelle (*gonnella*) : un habit long, couvrant le corps et les jambes, généralement muni de manches (notre corpus ne rapporte aucun achat de manches, preuve possible que les gonelles en étaient pourvues au moment de leur confection).⁹ Faite d'une pièce d'étoffe cousue sur elle-même en forme de tube, la gonelle dérive d'un des modèles de vêtements les plus simples qui soit après la toge, lequel s'était transmis depuis l'Antiquité sous différents noms, serait appelé tunique (*tunica*) par les Florentins du XIV^e siècle et nous aurait laissé la jupe en héritage (*gonna* en italien).¹⁰ Présente dans les garde-robes de Bene Bencivenni, de sa femme Cara Bardi, de leur fils Francesco,¹¹ de leur servante Bella, de leur travailleur agricole Cammo Aldobrandini et de différents habitants de Petriolo avec lesquels ils étaient en relation, la gonelle constituait l'élément de base de l'habillement florentin et était portée par les deux sexes, à tout âge, en toute saison et dans tous les milieux sociaux. Selon leurs destinataires, les gonelles étaient taillées dans des étoffes de mesure et de qualité variables : dans des pièces de 4,5 à 5 bras de long pour les gonelles d'enfant de Francesco di Bene (260-90 cm) jusqu'à des pièces de 9 à 10 bras pour les gonelles de femmes adultes (520-80 cm), dans de simples draps de Romagne ou de Florence en passant par des draps d'Arras ou de Paris pour les gens du *contado* jusqu'à du précieux écarlate de Gand pour Cara Bardi.¹² Les principales alternatives à la gonelle étaient la soutane (*sottana*), que nos sources citent à quatre reprises mais uniquement à propos de femmes de conditions modestes, et le *guarnello*, qu'elles citent trois fois dont deux à propos d'enfants (une même pièce blanche de Crémone fut utilisée pour confectionner à la fois un *guarnello* à la

⁹ Le *Libro di Mattasalà* rapporte en revanche sept achats de manches (*maniche* ou *paio di maniche*) : l'un relatif à l'habillement de Spinello di Spinello et les six autres à ceux de madonna Moscada et de sa fille Ugolinella (les types de vêtements auxquels ces manches étaient destinées ne sont jamais précisés). Cfr. *Mattasalà*, f. 2r-3v, 17v, 33r. Pour la description des vêtements cités dans ce paragraphe : Muzzarelli, *Guardaroba medievale*, 353-62 ; Frick, *Dressing Renaissance Florence*, 301-20, et les outils mis à disposition par l'Opera del Vocabolario Italiano (OVI) : <https://www.ovi.cnr.it>.

¹⁰ Parmi les 6847 vêtements de femmes recensés dans la *Prammatica del vestire* florentine de 1343, Franek Sznura a compté 2703 *tuniche*, 2414 *guarnacche*, 972 *mantelli*, 676 *cotte*, 79 *cappucci* ou *cappelline*, 14 *giubbe*, 13 *chiocciolo* et le reste réparti entre *gonelle*, *epittogia* et *cottardita*. Cfr. Sznura, "La 'Prammatica fiorentina,'" lxiii.

¹¹ Il s'agit du Francesco Del Bene qui formerait l'entreprise étudiée dans : Saponi, *Una compagnia di Calimala*.

¹² *Primo libricciolo*, 302, 304, 306 ; *Secondo libricciolo*, 374, 376, 388, 392, 395, 413, 436, 448, 456-7 ; *Libro del dare e dell'avere di Gentile de' Sassetti e suoi figli (1274-310)* (désormais *Sassetti*), 293, 317-8, 322, 353 ; *Libro d'amministrazione dell'eredità di Baldovino Iacopi Riccomanni (1272-8)* (désormais *Riccomanni*), 434, 437, 442-3 ; *Quaderno di tutela dei minori Perotto e Fina di Paghino Ammannati, tenuto da Compagno Ricevuti (1290-5)*, [désormais *Ammannati*], 561, 565-7, 571-2, 574. Deux gonelles de Perotto Ammannati furent taillées dans des draps de 6,5 et 8 bras et deux gonelles de Fina dans des draps de 8 et 12 bras (1 *braccio fiorentino* = 0,58 m).

jeune Ermellina di Baldovino Riccomanni et une soutane à la nourrice d'un de ses frères).¹³

La gonelle était portée sous une garnache (*guarnacca*) : une veste longue et large, masculine ou féminine, avec ou sans manches et parfois munie d'une capuche. À Sienne dans la première moitié du XIII^e siècle, Mattasalà di Spinello possédait une garnache en peau de renard,¹⁴ or toutes celles citées dans notre corpus étaient des vêtements de laine, souvent doublés ou bien fourrés.¹⁵ Nos sources évoquent la garnache à dix reprises, cinq desquelles en l'associant à la gonelle taillée dans la même étoffe, une à la soutane aussi taillée dans la même pièce et seulement quatre fois de manière autonome. En effet, les gonelles et les garnaches étaient souvent fabriquées dans les mêmes étoffes de manière à former des ensembles assortis. Bene Bencivenni, par exemple, se fit tailler une gonelle et une garnache dans une même pièce de 13 bras de camelin d'Orchies, tout comme il fit fabriquer à sa femme une garnache dans le même écarlate de Gand de 16 bras de long que sa gonelle.¹⁶ Le principal vêtement porté par-dessus ou à la place de la garnache était le mantel (*mantello*) : une cape sans manches, attachée au niveau du cou par une fibule ou un fermoir, que nos sources évoquent à quatre reprises : pour la vente par Bene Bencivenni d'un mantel avec fourrure à un habitant de Petriolo, pour une demi-pièce de samit ayant servi à fabriquer une cape à sa femme Cara Bardì, pour la commande d'une teinture par Gentile Sassetti et, de manière plus évasive, à travers l'achat d'une fibule.¹⁷

La prépondérance de la gonelle, autant dans l'habillement masculin que féminin, dispensait les Florentins de devoir porter des vêtements de jambes. Notre corpus évoque toutefois quelques chausses (*calze*) : des pièces couvrant les mollets et les cuisses, disjointes au niveau de la taille et donc toujours portées par paire. Faites d'étoffes de laine ou de lin bon marché, les chausses sont mentionnées à propos de différents habitants de Petriolo, d'un ferrailleur à

¹³ *Primo libricciolo*, 298 ; *Secondo libricciolo*, 375 ; *Sassetti*, 353, 357 ; *Riccomanni*, 442 ; *Ammannati*, 573. Avant de désigner un vêtement, le terme *guarnello* désignait à l'origine une toile de coton bon marché.

¹⁴ *Mattasalà*, f. 38v-39r : "liij s. nella guaracia dela volpe di Matasalà di verno [...] li cinquanta e tre nela pele di Matasalà". Le registre évoque deux autres garnaches, dont la nature reste indéterminée. Cfr. *Mattasalà*, f. 5r, 34r.

¹⁵ Le second *Libricciolo* de Bene Bencivenni évoque une dépense "per lo fodero de la guaraccha mia" que le Tesoro della Lingua Italiana delle Origini (TLIO) indique être la plus vieille occurrence du terme *fodero* (à l'origine la gaine de l'épée) pour désigner la doublure d'un vêtement (1288). Cfr. *Secondo libricciolo*, 403 ; <https://www.tlio.ovl.cnr.it>. Le TLIO indique par ailleurs que les "due foderi bianki" offerts à Dino et Giovanni Riccomanni étaient des "sort[e] di veste (fornit[e] di fodera)", or la petitesse de la somme engagée (23 sous *di piccioli*) jette un doute sur la nature de ces objets. Cfr. *Riccomanni*, 435.

¹⁶ *Primo libricciolo*, 303 ; *Secondo libricciolo*, 392, 403 ; *Sassetti*, 293, 322, 360 ; *Riccomanni*, 434, 437, 443.

¹⁷ *Primo libricciolo*, 299 ; *Secondo libricciolo*, 392 ; *Sassetti*, 293, 360. Le *Libro di Mattasalà* permet de savoir qu'une gonelle et qu'un mantel de madonna Moscada furent taillés dans un même drap (le mantel entraînant une dépense de 127 sous 5 deniers et la gonelle de 102 sous). Cfr. *Mattasalà*, f. 10r-v.

qui Gentile Sasseti louait un atelier, d'une femme de son entourage qui lui en acheta deux paires pour elle et sa fille, du jeune Perotto di Paghino Ammannati ou encore de Francesco di Bene, auquel furent taillées, dans une même étoffe, une paire de chausses et une "ghonnelluccia" (soit peut-être une variante de la gonelle justement faite pour être portée avec des chausses).¹⁸ Nécessaires à tous et toutes étaient en revanche les chaussures, à propos desquelles le second *Libricciolo* de Bene Bencivenni est riche d'informations étant donné que son propriétaire, de 1283 jusqu'à l'abandon du registre en 1296, loua un atelier à un savetier (*calzolaio*) qui lui payait une partie du loyer en vêtements de pieds pour lui et sa famille. Le compte de ce dernier documente deux principaux types de chaussures, les *calzari* et les *scarpette* (parfois déclinées en *s. chiuse* et *s. iscavate*), ainsi que l'achat de lacets (*corde*), de semelles (*suole*) ou de pointes (*davanpiedi*) et les nombreuses opérations nécessaires pour fixer ou refixer les semelles (*solatura, risolatura*). Une des filles de Bene, Formichella, et un de ses servants, Tuccio, furent chaussés de bottes (*usatti*), tandis que Cara Bardi reçut une paire de sandales (*pianelle*) pour un prix (7 sous *di piccioli*) légèrement supérieur à celui des *calzari* et des *scarpette* (entre 2 et 5 sous *di piccioli*) mais qui restait tout de même très contenu. Aussi, le faible coût et la fréquence à laquelle Bene Bencivenni acceptait d'être payé en chaussures par son locataire indiquent que celles-ci étaient vite usées, qu'il en fallait de nouvelles paires tous les quelques mois et qu'elles avaient sûrement, pour les familles étudiées, un rôle plus utilitaire qu'ostentatoire.¹⁹

D'autres vêtements, mentionnés une ou deux fois chacun, complètent l'inventaire : une fourrure (*pellicione*) achetée pour sa femme par Cammo Al-

¹⁸ *Primo libricciolo*, 295 ; *Secondo libricciolo*, 387, 409, 413, 427. Aussi : *Secondo libricciolo*, 457 : "uno paio di panni lini di ghanba ;" *Sasseti*, 320 ; *Ammannati*, 574. Le *Libro di Mattasalà* reporte l'achat de sept paires de chausses destinées à Mattasalà et de trois paires destinées à Spinello ; les *calze* n'y sont donc évoquées qu'à propos de l'habillement masculin. Cfr. *Mattasalà*, f. 1v, 10v, 17v-8r, 21r, 37v, 40v.

¹⁹ *Secondo libricciolo*, 389-90, 394-5, 401-2, 410, 414-5, 425, 432-3, 439-40, 444-5, 447. Le compte de Neri *calzolaio* précise rarement à qui étaient destinées les chaussures payées à Bene Bencivenni et il est donc difficile de dire à quelle fréquence lui et les membres de sa famille s'en procuraient de nouvelles paires. Le *Libro di Mattasalà* documente de nombreux achats de *calzari*, pour tous les membres de la famille, ainsi que d'*usatti* et de *stivali*, mais seulement pour Mattasalà et son frère Spinello (il n'est pas fait mention de *scarpette*). Là aussi, il est impossible de déterminer avec précision la fréquence des achats, même si l'impression est que les chaussures étaient peu durables. Cfr. *Mattasalà*, f. 1v, 2r-5r, 9v, 10v, 15v, 18r, 21v, 32v, 33v-4r, 37r, 40v, 41v. Le *Quaderno di tutela Ammannati* permet en revanche de calculer que les chaussures ou les semelles de Perotto Ammannati étaient remplacées tous les cinq mois environ (il est question de l'achat de *scarpette* en mars et en juin 1290, de semelles en janvier 1291, de *calzari* en mai 1292 puis en avril et octobre 1293, et enfin de semelles en janvier et en avril 1294). Toutefois, il n'est pas certain que le registre reporte toutes les dépenses liées au chaussage de Perotto : en effet, seuls deux achats de *calzari* sont mentionnés au propos de sa sœur Fina (en mars et en décembre 1290), or il est douteux que celle-ci ait conservé uniquement ces deux paires de chaussures durant quatre années de suite (jusqu'à l'abandon du registre en janvier 1295) et il est donc possible que d'autres achats de chaussures à destinations de Perotto aient eux aussi été exclus du livre de comptes. Cfr. *Ammannati*, 562-5, 569, 571-3. Sur les différents types de chaussures : Righi, "La manifattura del cuoio," 106-10. Sur le prix des *scarpette* à Florence : La Roncière, *Prix et salaires*, 240-2.

dobrandini, une “pelle e pelliccione” appartenant à Cara Bardi que Bene Ben-civenni fit fourrer en même temps qu’une garnache et qu’un béret (*berretta*), une paire de voiles (*veli*) qu’il offrit à sa femme, une cuirasse (*corazzo*) dont il fit l’acquisition, un autre modèle de cuirasse (*coretto*) acheté par un habitant de Borgo Santi Apostoli, une cuirasse du même type et une cotte-hardie (*cottardita*) acquises par un habitant de Petriolo, un chaperon (*capperone*) acheté par une femme de la même localité, des corsets (*corsetti*) destinés aux jeunes Bicie et Ghita di Baldovino Riccomanni, un voile (*benda*) acheté pour leur mère monna Decca, un tabard (*tabarro*) destiné à Perotto Ammannati, une mitre (*mitra*) que certains débiteurs de Gentile Sassetti lui mirent en gage et des planètes (*pianete*) – des chasubles liturgiques – achetés pour le prêtre Rinieri et le cleric Cecco de la paroisse San Biagio de Petriolo.²⁰ Ces quelques vêtements mis à part, la garde-robe des Florentins était donc dominée par le couple gonelle-garnache qui s’était imposé dans l’habillement au début du XIII^e siècle. La mode du ‘court’, avec des vêtements laissant apparaître les jambes et mettant le buste en valeur, qui annoncerait “la redécouverte du corps anatomique” à la Renaissance,²¹ ne s’était pas encore diffusée ; le pourpoint (*farsetto*), vêtement masculin resserré à la taille inspiré de l’habillement militaire, qui connaîtrait un grand succès au XIV^e siècle et conduirait à une plus grande distinction des silhouettes masculines et féminines,²² n’est pas évoqué une seule fois dans nos sources.²³ L’habillement de la fin du XIII^e siècle restait ample, le vestiaire peu différencié entre les genres et les chausses rares. En outre, les vêtements étaient toujours taillés dans une même étoffe : rien dans nos sources n’indique qu’on aurait utilisé deux ou plusieurs draps pour confectionner un même habit, au contraire même, puisque le complet gonelle-garnache – la ‘paire de robes’ comme on disait en France²⁴ – était le

²⁰ *Primo libricciolo*, 297, 302 ; *Secondo libricciolo*, 369, 386, 398, 403-4, 413, 426 ; *Sassetti*, 315 (“una mitra d’arciveschovo chon oro e con perle e chon pietre”) ; *Riccomanni*, 434, 445 ; *Ammannati*, 573. Le *Libro di Mattasalà* mentionne comme autres types de vêtements : un heaume en cuir (*elmo di cuoio*) et un chapeau en feutre (*capello di feltro*) appartenant à Mattasalà, deux *argaldi* – un terme siennois peut-être dérivé du français ‘hargaut’, qui désignait une sorte de surcot, de cape ou de chaperon – appartenant l’un à Mattasalà et l’autre à son frère Spinello et un “penello dele ventresche”, c’est-à-dire une fourrure faite avec la peau du ventre d’animaux, appartenant à madonna Moscada. Cfr. *Mattasalà*, f. 4v, 10v, 18r, 21v, 38v.

²¹ Blanc, “L’orthopédie des apparences,” 109.

²² Levi Pisetzky, *Il costume e la moda*, 146-7, 172-4 ; Piponnier, Mane, *Se vêtir au Moyen Âge*, 80-1 ; Muzzarelli, *Guardaroba medievale*, 268 ; Bartholeyns, “L’enjeu du vêtement,” 235-6 ; Tosi Brandi, *L’arte del sarto*, 24-25.

²³ Le livre Sassetti mentionne un payement “in panno per guba” soit peut-être *giubba* : un terme ambigu qui désignait tantôt un pourpoint tantôt une veste longue. Cfr. *Sassetti*, 328. À Sienne, dans la première moitié du XIII^e siècle, Mattasalà di Spinello possédait un pourpoint, évoqué dans son livre à travers l’achat du coton ayant servi à le doubler (“per lo banbascino di Matasalà del soio farseto”) et au sein d’une liste de dépenses évoquant également l’achat d’un couteau (*coltello*), d’un talevas (*talamaccio*) et d’un tabard (*soprasberga*, formé sur *sbergo*, la cotte de maille), qui renvoyait donc très probablement à l’habit militaire, pas encore ‘passé au civil’ comme ce serait le cas avec la généralisation du *farsetto* dans la première moitié du XIV^e siècle. Cfr. *Mattasalà*, f. 2r, 17r.

²⁴ Heller, *Fashion in Medieval France*, 6.

plus souvent taillé dans un même drap. La plus vieille loi somptuaire promulguée à Florence dont nous avons connaissance, par le cardinal-légitimé Latino Malabranca en 1278, interdisait aux femmes de porter des vêtements faits de plusieurs étoffes, or il est difficile de dire combien la règle imposa l'usage et combien l'usage imposa la règle, étant donné que la pratique consistant à s'habiller de pied en cap d'un même drap est attestée autant chez les femmes que chez les hommes, qui eux n'étaient pas soumis à cette obligation.²⁵

Par ailleurs, il faut noter que le terme d'habillement qui revient le plus souvent dans nos sources est en réalité celui de 'drap' (*panno*). Quand Bene Bencivenni enregistrait l'achat d'une étoffe, il précisait l'acheter "per i miei panni [...] per il mio vestire" ou "per i panni di Cara [...] di Francesco [etc.]" plus souvent qu'il ne précisait le type de vêtement ensuite fabriqué dans cette pièce.²⁶ Aussi, il faut remarquer que les familles étudiées achetaient leur habillement au stade de l'étoffe, en se procurant des pièces de draps qu'elles faisaient transformer en vêtements plus souvent qu'elles n'achetaient de vêtements déjà prêts à l'emploi (les achats et ventes de vêtements concernaient le marché de l'occasion) et plus souvent également – en remontant le cycle de production dans l'autre sens – qu'elles n'intervenaient dans le procédé de fabrication de l'étoffe. D'emblée, cette dernière observation pourrait paraître évidente (surtout que, comme nous le verrons, les familles étudiées achetaient peu de draps locaux), or, à Sienne, dans la première moitié du XIII^e siècle, la famille de Mattasalà di Spinello commandait souvent le tissage, le blanchissage ou la teinture de ses propres textiles : linge de maison (*coltre, tovaglie*), étoffes (*tele, panni, bambagini*) ou vêtements (*benda*).²⁷ Cette pratique, qui apparaît archaïque vis-à-vis des modes de consommation florentines de la seconde moitié du XIII^e siècle (mais peut-être l'était-elle déjà à Sienne à son époque), pourrait témoigner du faible degré d'intégration de la draperie siennoise en comparaison du modèle de production de l'industrie textile florentine de la fin du XIII^e siècle (le *Verlagssystem*) qui interdisait aux particuliers de passer commande aux tisserands.²⁸ Une autre observation, qui procède du fait que les consommateurs achetaient leur habillement au stade de l'étoffe,

²⁵ *Constitutiones Latini*, 254 : "Sancimus [...] ut mulieres quae xxx aetatis suae attigerint, omnes in publico capitibus velatis incedant & nulla earum vestes ex diversis pannis artificiale confutas in publico deferre praesumat". Sur l'obligation des femmes de se voiler : Muzzarelli, *A capo coperto*, 39-41. Sur les lois somptuaires florentines : Guimbard, "Appunti sulla legislazione sumptuaria ;" Rainey, *Sumptuary legislation* ; Taddei, "S'habiller selon l'âge ;" Taddei, "La législation somptuaire ;" Gérard-Marchant, "Aspetti della moda femminile."

²⁶ *Secondo libricciolo*, 388, 392, 397, 399, 403-4, 407, 413, 420, 428, 436, 442-3, 448.

²⁷ Mattasalà, f. 1v, 2r, 4r-v, 33r, 34r, 40v : "E item xvj d. tesitura di panno. [...] E item viiiij d. tengnatura il banbascino dela nostra fancela. [...] It. vij s. m. j d. tessitura [***] tela di mona Moscada [...]. It. iiiij s. m. iiiij d. in panno tengnatura de choltre deli fanti per dispesa. [...] It. xij s. e vj d. che diè madona Moschada in trenta bracia di tovalie tesitura [...]. It. xxxj a una femina churatura tre vintine di pano. [...] It. vj s. e vj d. tesitura pano. It. v s. m. iij d. in una tela tesitura. [...] It. vj s. in pano tengnatura. [...] li dicenuove s. m. quatro d. si diero in panno curatura e tesitura e tengnatura. [...] It. xiiij s. diè lo maestro Rainieri in una benda tesitura."

²⁸ Sur la production textile à Sienne au XIII^e siècle : "Giacchetto, Siena città manifatturiera," 50-8.

est que celle-ci revêtait au Moyen Âge plus d'importance que la forme ou la coupe du vêtement. Gil Bartheleyns, dans un article intitulé *Lenjeu du vêtement au Moyen Âge*, s'était posé la question : "De quoi dépend la richesse du vêtement ?" (dans le contexte du système vestimentaire du XIII^e siècle).²⁹ Répondre à une telle question oblige qui se la pose à verser dans des considérations très théoriques et anthropologisantes, or si l'on s'interroge sur la 'valeur économique' plutôt que sur la 'richesse', il est simple de répondre que le prix des vêtements dépendait avant tout du prix des matières premières utilisées.³⁰ D'ailleurs, les lois somptuaires sanctionnaient davantage le prix des étoffes que le galbe des silhouettes, ce qui est logique vis-à-vis de l'étymologie du terme 'somptuaire', du latin *somptuarius* 'relatif à la dépense', comme si le problème dans l'habillement avait toujours été moins la forme des vêtements que leur prix, et donc, au Moyen Âge, le prix des étoffes dans lesquelles ils étaient fabriqués. Insistons sur ce point, car si aujourd'hui le tissu compte peu dans la valeur sociale et symbolique du vêtement (pour le dire de manière triviale, un homme vêtu d'une chemise en mauvais lycra passe pour mieux habillé qu'un homme vêtu d'un T-shirt en bon coton), au Moyen Âge et peut-être au XIII^e siècle en particulier (c'est-à-dire avant l'avènement de la mode du 'court'), la hiérarchie était inversée et c'était l'étoffe, plus que la forme du vêtement, qui marquait le statut social de son porteur.

2. Les étoffes

L'habillement florentin qui apparaît dans nos sources était dominé par les draps du royaume de France (Flandre, Artois, Normandie et Île-de-France), c'est-à-dire par les *panni franceschi* que les marchands de l'Art de Calimala importaient des foires de Champagne ou des aires de production.³¹ Le plus cher d'entre eux est l'écarlate de Gand (*scarlatto di Guanto*) qui servit au complet gonelle-garnache de Cara Bardi : un drap de laine anglaise acheté en 1286 au prix unitaire de 52,5 sous *a:ffiorini* par bras.³² L'étymologie du terme 'écarlate' est l'objet d'une célèbre controverse, sur laquelle nous ne re-

²⁹ Bartheleyns, "Lenjeu du vêtement," 242-50.

³⁰ Nous reviendrons sur ce point dans un autre article. En attendant, il est possible de se référer au mémoire d'HDR de Julie Claustre sur la comptabilité du tailleur parisien Colin de Lormoye (1420-55), dans lequel est fait le constat que : "le prix d'un vêtement vient d'abord de celui de la matière textile fournie par le client et dans laquelle il est fabriqué". Cfr. Claustre, "Transactions et institutions," 357-61. Nos sources mentionnent rarement les dépenses engagées auprès des couturiers qui transformaient les étoffes en vêtements, peut-être justement parce qu'une partie importante de ce travail de couture était en fait réalisé à l'intérieur du cadre domestique. En une seule occasion, le livre Sassetti permet de comparer le coût d'achat de l'étoffe ayant servi à fabriquer une garnache (4 livres 12 sous *a:ffiorini*) avec celui dépensé "per la chuscitura e per paramentto" (8 sous *a:ffiorini*), qui était donc très faible en comparaison. Cfr. Sassetti, 293.

³¹ L'appellation *panni franceschi* désignait également les draps du Brabant et parfois d'Angleterre, qui toutefois n'apparaissent pas dans nos sources.

³² *Secondo libricciolo*, 392.

viendrons pas, nous limitant à rappeler l'avis de John Munro que ce terme était partout en Europe au moins depuis le début du XIII^e siècle associé au rouge du kermès : le colorant le plus cher de toute la gamme des teintures.³³ Et il n'est guère besoin d'aller plus loin pour comprendre pourquoi l'écarlate est associée au drap le plus cher mentionné dans notre corpus, pourquoi le port de l'écarlate fut réglementé à Sienne en 1274 quand on interdit aux femmes de porter des tenues taillées dans plus de 18 bras de cette couleur,³⁴ pourquoi les Statuts communaux de Bologne de 1288 interdisaient d'enterrer les morts dans des linceuls écarlates "nisi fueri[n]t milix vel legum aut decretorum doctor"³⁵ et pourquoi, de manière générale, l'écarlate était considérée comme la couleur du luxe vestimentaire. La cherté du kermès faisait qu'il n'était utilisé que pour teindre les draps les plus chers et les plus prestigieux, dont il faisait encore augmenter les prix, si bien que c'est la valeur économique de la matière première utilisée qui avait fait la valeur sociale et symbolique de l'écarlate, et non le contraire.

Bene Bencivenni se vêtait d'étoffes moins dispendieuses que sa femme, comme des draps ou estanforts d'Arras (*panni* ou *stanforti d'Arazzo* ou *razzesi*), des saies de Caen (*saie di Camo*) et de Cassel (*s. di Cassella*), des camelins d'Orchies (*cammellini d'Orci*) et de Lille (*c. di Lilla*) ou des vergés d'Ypres (*vergati d'Ipro*), dont les prix étaient contenus entre 10 et 20 sous *a.ffiiorini* par bras. Son fils Francesco était vêtu des mêmes types d'étoffes, et parfois ses vêtements étaient taillés exactement dans les mêmes pièces que les siens, comme lorsqu'en avril 1294, à l'approche de la saison chaude, Bene se procura 22 bras de saie verte de Caen "per me e per Francescho". En effet, le marchand florentin avait l'habitude de destiner certains draps, comme la saie, une étoffe à armure diagonale souple et légère, à son habillement d'été ("per i miei panni di state") et d'autres comme l'estanfort, un drap épais dont le nom est souvent associé à la ville anglaise de Stamford mais qui provient plus probablement de la juxtaposition des termes 'étain' (le nom des fibres longues de la laine après le cardage) et 'fort' ('estaim-fort'), à son habillement d'hiver ("per i miei panni di verno").³⁶ Du point de vue des couleurs, sa garde-

³³ Munro, "The Medieval Scarlet." Voir aussi : Hoshino, "La tintura di grana ;" Harsch, "La teinture et les matières tinctoriales," 52-7 et seq.

³⁴ Voir dans ce dossier l'article de : Giacchetto, "Valore economico e sociale dei manufatti tessili."

³⁵ Cité dans : Campanini, "Vesti, colori e onore," 148.

³⁶ *Secondo libricciolo*, 388, 392-3, 397, 399, 403, 407, 413, 420, 428, 436, 443, 448. L'hypothèse 'estaim-fort' est défendue dans : Vidos, "Il nome di città inglese Stamford." Une autre hypothèse, moins populaire, associe le terme 'estanfort' à Steenvoorde, petit centre drapier flamand attesté sous les formes 'Stenfordium' en latin et 'Estamfort' en ancien français. Cfr. Zangger, *Contribution à la terminologie*, 55-7. Nos sources citent d'autres types d'étoffes, comme le serger (*argia*), la tiretaine (*tirea*), l'étamine (*stamina*) ou la *gamurra* : un terme ambigu, dont nous ne connaissons pas l'équivalent français, qui devint en italien un nom de vêtement, mais que le manuel de Francesco Pegolotti évoquait comme un drap produit à Ypres et à Dixmude. Cfr. *Secondo libricciolo*, 409, 413, 443, 428 ; Pegolotti, *La Pratica di mercatura*, 110, 280. On trouve la même distinction entre vêtements "di state" et "di verno" dans : *Mattasalà*, f. 10r-v, 17v-8r, 21r-v, 33r, 34r, 37v-8r, 40, 41v.

robe était dominée par le vert (*verde, verdello*), celle de son fils par les draps à rayures (*vergato*), tandis que tous deux portaient parfois des rouges moins riches que l'écarlate (*cardinale, sanguigno* ou *vermiglio*) – c'est-à-dire obtenus avec des colorants moins chers que le kermès, comme la garance ou le brésil – et plus rarement du bleu ou du blanc.³⁷ Trois des quatre autres draps bicolores repérables dans nos sources – un vergé et un drap bolognais à bandes larges (*adogato*), tous deux destinés aux neveux et nièces de Riccomanno Riccomanni, et un drap jaune et noir destiné à deux jeunes filles de l'entourage de Gentile Sassetti – tendent à indiquer que la polychromie était surtout présente dans l'habillement de la jeunesse,³⁸ tandis que le dernier habit rayé, qui fut porté par Tora di Baldovino Riccomanni lors de ses noces, tend lui à indiquer que le mariage pouvait être pour les femmes florentines une occasion particulière de mélanger les couleurs.³⁹

Les draps du royaume de France habillaient aussi les gens de Petriolo, comme lorsque Guccio Bellondani racheta un mantel d'un drap d'Arras à Bene Bencivenni ou lorsque Currado di Benivieni chargea ce dernier de lui fournir 10 et 8,5 bras de draps de Paris mis en vente par la compagnie Bardi.⁴⁰ Les habitants du *contado* se vêtaient également de draps italiens, comme lorsque Giana di Iacopo se procura 16 bras d'un drap crémonais tissé en satin (*raso*) ou lorsque Guccio Bellondani acheta une paire de chausses en saie bolognaise.⁴¹ À Florence, Riccomanno Riccomanni se procurait lui aussi des draps de Crémone, de Bologne et de Prato pour vêtir ses neveux et nièces.⁴² En revanche, aucun drap italien n'est à aucun moment cité parmi les dépenses vestimentaires de Bene Bencivenni et de sa famille ; ce qui vaut également pour les draps florentins, que ses registres mentionnent à quatre reprises, mais uniquement pour l'habillement des gens de Petriolo : pour le chapeiron de Bongia di Ghinamo, pour la gonelle de Salvi della Massaia, pour la cotte-hardie de Guccio Bellondani et pour les chausses en saie de Cordino di

³⁷ Sont connues les couleurs de huit des draps destinés à Bene (trois *verdi*, un *verdello*, un *vergato*, un *cardinale*, un *vermiglio* et un *cilestro azzurro*), six de ceux destinés à Francesco (trois *vergati*, un *verde*, un *sanguigno* et un *bianco*) et deux de ceux destinés à Cara (un *scarlatto* et un *azzurro*). Cfr. *Secondo libricciolo*, 388, 392, 399, 403, 407, 413, 420, 436, 443. Les rouges *sanguigno* et *vermiglio* sont cités dans les livres Sassetti et Riccomanni, mais pas l'écarlate, que notre corpus associe uniquement à Cara Bardi. Cfr. *Sassetti*, 360 ; *Riccomanni*, 434, 442.

³⁸ *Sassetti*, 355 ; *Riccomanni*, 434, 444. Giovanni Villani rapporta qu'en 1330 "furono difese le gonnelle e robe divisate a' fanciulli e fanciulle", signe que la juxtaposition des couleurs pouvait être une mode répandue dans cette classe d'âge. Cfr. Villani, *Nuova cronica*, 2, 710. Voir aussi : Taddei, "S'habiller selon l'âge," 331 ; Taddei, "Fanciulli senza porpore."

³⁹ *Riccomanni*, 445. Le registre du teinturier Giunta di Nardo Rucellai (1341-6), qui payait une partie du salaire de ses employés en pièces d'étoffes, ne cite, parmi plusieurs dizaines de draps, qu'une seule pièce polychrome : un vergé payé à l'un des employés "per vestire la Madalena sua sirochia quando si maritò". Cfr. *Il Libro discepoli e pigione*, 117.

⁴⁰ *Primo libricciolo*, 295, 299, 304 ; *Secondo libricciolo*, 395.

⁴¹ *Secondo libricciolo*, 377, 387.

⁴² *Riccomanni*, 434-5, 442.

Guccio.⁴³ Il est possible que certaines des étoffes achetées par Gentile Sassetti et Riccomanno Riccomanni pour vêtir les leurs mais dont ils n'ont pas précisé l'origine aient été des draps florentins, notamment les 'saie di Luia' utilisées pour la gonelle de monna Lina et le complet gonelle-garnache de monna Decca, respectivement la bru et la veuve de Baldovino Riccomanni, étant donné que ce type de drap, dont le nom semble renvoyer à la ville de Louviers, était imité et produit par la draperie florentine (les chausses en saie de Cordino di Guccio évoquées ci-dessus apparaissent comme : "un paio di chalze di saia di Luia fiorentina").⁴⁴ En ce qui concerne les couleurs, si Bene Bencivenni et Cara Bardi ne sont chacun associés qu'à un seul drap bleu azur (*azzurri* et *cilestro azzurri*), le bleu, qui dans la draperie médiévale était toujours le résultat d'une teinture à la guède, était davantage présent dans l'habillement des classes populaires : le chaperon de Bongia di Ghinamo et la cote-hardie de Guccio Bellondani furent tous les deux taillés dans un drap florentin de couleur pers (*perso*), le même Guccio Bellondani et deux autres habitants de Petriolo firent chacun l'achat d'une gonelle céleste (*cilestro*), un petit débiteur de Gentile Sassetti lui mit en gage une gonelle bleu pâle (*isbiadato*), tandis que les draps de Paris achetés par Currado Benivieni furent l'un céleste l'autre 'plombé' (*pionbato*). Un autre plombé de Paris – une couleur difficile à définir, peut-être située dans la gamme des bleus – fut acheté par une femme, cette fois peut-être florentine, pour la gonelle de sa fille.⁴⁵ Un autre drap de Paris mais de couleur 'marbrée' (*membrino*) – une teinte suggérant le veinage du marbre – fut utilisé pour confectionner un complet gonelle-garnache à monna Decca.⁴⁶ Enfin, le jaune (*giallo*) et le brun (*bruno*) ne sont cités qu'une seule fois chacun et le noir (*nero*) seulement deux : l'une pour le drap bicolore évoqué ci-dessus, l'autre pour les 36 bras de 'saia di Luia' utilisés pour fabriquer un autre complet à monna Decca "quando ella rimase vedova", c'est-à-dire pour porter le deuil de son mari et qu'elle endossa avec le type de voile qui seyait à ces circonstances (*benda*).⁴⁷

⁴³ *Primo libricciolo*, 302 ; *Secondo libricciolo*, 376, 398, 427.

⁴⁴ *Riccomanni*, 434, 437 ; *Sassetti*, 293. Le terme 'Luia' semble avoir posé problème aux historiens de l'Art de la Laine, comme Alfred Doren qui le confondit avec le terme 'lino' (voir sa transcription du tarif de teinture de 1333-4) ou comme Hidetoshi Hoshino, qui faisait mention de draps florentins "ad modum saie di Luia" mais n'avait pas précisé l'origine du terme. Cfr. Doren, *Die Florentiner Wollentuchindustrie*, 507-9 ; Hoshino, *L'Arte della Lana*, 100. L'hypothèse normande, qui nous semble la plus probable et que nous trouvons notamment chez Guido Astuti, s'appuie sur la diffusion commerciale des draps de Louviers au XIII^e siècle. Cfr. Astuti, *Il libro dell'entrata e dell'uscita*, 552 ; Abraham-Thisse, "L'exportation des draps normands."

⁴⁵ *Primo libricciolo*, 302-4, 306 ; *Secondo libricciolo*, 395, 398 ; *Sassetti*, 322.

⁴⁶ *Riccomanni*, 443. Une liste de dépenses d'un habitant de San Gimignano des années 1230 mentionne : "Unum mantellum mormoriti foderati barachano". Cfr. *Appunti di Palmieri*. Sur les termes 'plombé' et 'marbré' : Zangger, *Contribution à la terminologie*, 68-9, 81.

⁴⁷ *Sassetti*, 322, 355 ; *Riccomanni*, 437. En amont des funérailles, Riccomanno Riccomanni fit teindre une garnache de monna Lina, la bru du défunt, non pas en noir mais en rouge. Cfr. *Riccomanni*, 434. Elisa Tosi Brandi a fait remarquer que le vert était la couleur la plus répandue parmi les plus de 400 vêtements qu'elle a recensés dans les archives du tribunal 'ad maleficia' de

Outre les draps de laine (et de rares toiles de lin), nos sources mentionnent quelques soieries et notamment du cendal (*zendado*) : une étoffe légère à armure simple, qui était le tissu de soie le moins cher disponible sur le marché. Bene Bencivenni s'en procura une quantité inconnue pour 15 florins en 1287 et une autre pièce d'une valeur de 6 florins pour compléter sa tenue verte de l'été 1292 ("una pezza di zendado per li panni miei verdi di state"), c'est-à-dire probablement pour doubler une gonelle ou une garnache.⁴⁸ Le livre Sassetti enregistra trois achats de cendaux, dont au moins une pièce fut teinte et apprêtée pour servir de mantel.⁴⁹ Le mantel de Cara Bardi, en revanche, fut fait d'une demi-pièce de samit (*sciamito*) : une soierie épaisse de qualité supérieure achetée pour environ 33 florins.⁵⁰ Enfin, la dernière soierie mentionnée dans nos sources ne fut pas un vêtement, mais le linceul brodé d'or, acheté pour un peu plus de 5 florins, qui accompagna Baldovino Riccomanni dans sa dernière demeure.⁵¹

3. Le marché des draps de laine à Florence à la fin du XIII^e siècle

Dans les grandes lignes, il apparaît que les classes populaires florentines s'habillaient autant de draps nord-européens que de draps italiens, alors que la bourgeoisie d'affaires s'habillait en revanche presque exclusivement de draps nord-européens. Il convient donc de souligner combien Patrick Chorley avait vu juste, dans son article de 1987, lorsqu'il avait affirmé que les importations de *panni franceschi* dans le sud du continent concernaient une large gamme de produits et pas seulement des draps de luxe comme on le pensait alors.⁵² Si cette affirmation ne fait plus débat aujourd'hui, il est rare de pou-

Bologne des années 1285-90 et 1310-5, devant le bleu, et loin devant le rouge, le jaune, le noir et le brun. Voir dans ce dossier l'article de : Tosi Brandi, "Il valore delle vesti."

⁴⁸ *Secondo libricciolo*, 392, 420. La source ne dit pas si cette pièce de cendal devait constituer un vêtement ou servir de doublure. En revanche, l'enregistrement comptable relatif à l'achat de 1287 mentionne le payement d'un fourreur, ce qui tend à indiquer que cette pièce-ci avait servi à renforcer un vêtement de laine : "[Bene Bencivenni] de dare [...] venti fiorini d'oro, dei quali paghoe li quindici fiorini d'oro a Guido del Chiaro per zendado, e li tre e 's. a Riccho pellicciaio". Du point de vue des prix, le cendal acheté en 1292 coûta entre 45 et 50 % du prix de l'étoffe ayant servi à confectionner le complet gonelle-garnache dont elle put éventuellement servir de doublure (il est question d'un payement de 22 livres *affiorini* "per ventiquattro b. di saia di Chamo verde per lo Bene e per quatro b. e mezzo di saia vermillia").

⁴⁹ *Sassetti*, 293, 357, 360.

⁵⁰ *Secondo libricciolo*, 392. Du samit est également évoqué dans le livre Sassetti, à propos d'une vente conclue avec Cipriano di Arnolfo Cipriani. Cfr. *Sassetti*, 353.

⁵¹ *Riccomanni*, 435. Le "drapo ad oro che ssi puose indosso a Baldovino il die che si sopellio" fut acheté à "Martino f. Aldobrandini chonpangno di Guidi setaiuolo che tiene botegha a sSanta Mariia sopra Porta" et pourrait avoir été une production florentine.

⁵² Chorley, "The Cloth Exports." Le *Libro di Mattasalà* ne donne d'informations sur les caractéristiques que de trois des étoffes achetées (sans toutefois préciser leurs origines) : un "sanguegno di madonna Moscada", un "stanforte verdello" et un "suriano d'Ugulinella". Cfr. *Mattasalà*, f. 10r-v, 17r, 45v. Le marché siennois de la première moitié du XIII^e siècle était pourtant déjà pénétré par les *panni franceschi*. Cfr. Giacchetto, "Siena città manifatturiera," 51-2.

voir mesurer à quel point ces draps étaient diffusés au sein de la population et notre corpus montre qu'ils étaient courants dans toutes les strates de la société florentine, y compris dans le *contado*. Plus étonnante est l'absence ou quasi absence des draps florentins dans l'habillement des élites marchandes de la ville, qui semble pouvoir s'expliquer par la prépondérance commerciale des draps nord-européens, mais aussi par le déficit de qualité de la draperie locale qui, comme l'a montré Hidetoshi Hoshino, n'éleva ses standards de production que lorsque elle eut accès aux laines anglaises dans les années 1320-40.⁵³ Certes, les draps florentins étaient exportés hors de Toscane depuis la première moitié du XIII^e siècle et furent cités dans de nombreux tarifs de douane italiens à partir des années 1260, or il s'agissait de draps de qualité moyenne, situés dans la même gamme de prix que la plupart des draps du nord de l'Italie et qui restaient très inférieurs aux meilleurs draps d'Europe du Nord.⁵⁴ Un compte de marchandises tenu à Pise par Stefano Soderini en 1278-9 montre que les draps florentins se vendaient pour moins de 6 sous *a.ffioringini* par bras, soit deux ou trois fois moins que les *panni franceschi* portés par Bene Bencivenni (entre 10 et 20 sous *a.ffioringini* par bras) et environ neuf fois moins que l'écarlate de Gand de Cara Bardi (52,5 sous *a.ffioringini* par bras).⁵⁵ Certes, Bene Bencivenni était un marchand de l'Art de Calimala et pouvait avoir une certaine propension à se vêtir des étoffes dont il faisait lui-même commerce, or Giovanni Villani, qui écrivait dans la première moitié du XIV^e siècle, se souvenait que les femmes florentines du temps du *Primo popolo* s'habillaient communément de verts de Cambrai ou d'écarlates d'Ypres et de Caen, si bien que le fait de se vêtir de *panni franceschi* semble bien avoir été la norme dans la Florence de la seconde moitié du XIII^e siècle.⁵⁶

La prépondérance des draps nord-européens pourrait également expliquer la faible pénétration sur le marché florentin des draps produits dans les autres villes du centre et du nord de l'Italie, qui dans notre corpus se résument à quelques étoffes de Prato, de Bologne et de Crémone. En effet, les grandes villes drapières de la plaine du Pô, comme Milan, Côme, Brescia ou Vérone, ne sont pas citées dans nos sources, alors même que leurs draperies connurent une phase expansive dans la seconde moitié du XIII^e siècle. Les recherches sur la draperie et la diffusion commerciale des draps du nord de l'Italie entre 1250 et 1350 restent toutefois très inconsistantes.⁵⁷ Vis-à-vis de l'état actuel des connaissances, peut-être faut-il réviser l'avis que Crémone, ville de marchands et point nodal des exportations de *panni franceschi* vers Venise et la Toscane, ne développa son industrie textile que dans les dernières

⁵³ Hoshino, *L'Arte della Lana*, 115-52.

⁵⁴ Hoshino, 38-41, 66. Voir aussi : Munro, "The Rise, Expansion, and Decline."

⁵⁵ *Conto delle mercanzie di Pisa*, 467. Sur les différences de prix entre draps florentins et *panni franceschi* à la même époque : Hoshino, *L'Arte della Lana*, 69-71 et *passim*.

⁵⁶ Villani, *Nuova cronica*, 1, 364 : "e passavansi le maggiori [donne] d'una gonnella assai stretta di grosso scarlatto d'Ipro, o di Camo [...] e le comuni donne vestite d'uno grosso verde di Cambragio per lo simile modo."

⁵⁷ Voir : Poloni, "Il mercato internazionale," 132.

décennies du XIII^e siècle, quand la Mercanzia favorisa l'industrie des futaines au détriment de la draperie.⁵⁸ En effet, le “hermonese” était le principal type de drap vendu par un marchand de Prato nous ayant laissé deux fragments d'un livre de comptes datés de 1245 et 1247, dans lesquels il apparaît que les draps crémonais étaient vendus au même prix, voire un peu plus cher, que les draps ‘lombards’ et milanais, bien qu'à un prix inférieur à celui des draps ‘romagnols’ et “monacili” également vendus par ce marchand. De plus, il faut remarquer qu'environ 60 % de ces draps crémonais en question étaient blancs, c'est-à-dire non teints, alors qu'en comparaison ce ne fut le cas que d'un seul des 28 draps “monacili” repérables dans les fragments de comptes.⁵⁹ Les quelques draps de Crémone cités dans nos sources étaient eux aussi des produits bon marché exportés non teints pour limiter les coûts : en 1273, Riccomanni Riccomanni se procura une “peçça bianca di Chermona” de longueur inconnue pour 42 sous *a:fflorini*, en 1281, Giana di Iacopo de Petriolo se procura “xvj b. di charmonese raso rinforato” pour seulement 1 florin, soit pour moins de 2 sous *a:fflorini* par bras.⁶⁰ Il est donc clair que les draps crémonais étaient des produits bas de gamme, or cela n'implique pas que leur diffusion commerciale ait été limitée, ni avant 1250 ni dans la seconde moitié du XIII^e siècle. En effet, les historiens de la draperie – peut-être influencés par le modèle historiographique dominant : construit sur le cas de l'Art de la Laine florentin – ont tendance à confondre succès commercial et orientation haut de gamme. Or, l'excellence productive n'était pas la seule voie de la croissance possible. Le marché de l'habillement était le marché le plus large qui soit (avec celui de l'alimentation) et certaines draperies pouvaient parfaitement trouver leur compte dans le fait de se spécialiser dans le ‘low cost’. Ainsi, le faible coût des draps crémonais ne devrait pas être lu comme une marque de faiblesse, mais plutôt comme le signe d'un excellent rapport qualité-prix, capable d'expliquer la diffusion de ces draps dans l'habillement des classes populaires de

⁵⁸ Mainoni, “Le Arti e l'economia urbana,” 120-31 ; Mainoni, “La fisionomia economica,” 201-2 ; Del Bo, “Corporazioni e mutamenti produttivi,” 101 : “Essa [la Mercanzia] gestisce a tutti gli effetti la produzione dei pignolati : organizza dall'importazione della materie prima alla vendita dei tessuti e controlla gli artigiani coinvolti nel ciclo produttivo. Non si occupa minimamente della produzione di pannilana – debole e mediocre –, ma soltanto della manifattura di punta o, se volessimo leggerla in altro modo, la produzione dei *pignolati* è di punta perché se ne occupa la Mercanzia.”

⁵⁹ *Frammento d'un libro di conti*. Le prix moyen du “monacile” était d'environ 3 sous par bras, celui du “romagnuolo” 2,50 sous par bras, celui du “hermonese” 1,30 sous par bras, celui du “melanese” 1,25 sous par bras et celui du “lombardese” 1,20 sous par bras. L'appellation ‘lombard’ englobait alors tout le nord de l'Italie et donc autant la Lombardie que l'actuelle Vénétie, tout comme l'appellation ‘romagnol’ renvoyait autant à la Romagne qu'à l'Émilie ou qu'au nord de la Toscane. Sur le drap *romagnuolo* : La Roncière, *Prix et salaires*, 236-40. L'appellation “monacile” ou “monachile” (à ne pas confondre avec “monachino” : une couleur de teinture brune ou grise) renvoie à l'habit monastique, or il est difficile de dire où et par qui ce type de drap était produit, même si le fait que ces draps ait été déclinés en différents motifs et coloris (*verгато*, *vergatello*, *ciariuolo*, *colombino* et *vermiglio*) suppose une production drapière et tinctoriale d'une certaine épaisseur.

⁶⁰ *Secondo libricciolo*, 377 ; *Riccomanni*, 442.

Toscane, où, dans la seconde moitié du XIII^e siècle, ils étaient justement l'une des rares productions italiennes à pouvoir concurrencer les *panni franceschi* sur un segment de marché particulier.

Les autres draps lombards exportés en Toscane au milieu du XIII^e siècle s'inscrivaient peut-être dans la même stratégie 'low cost' que les draps crémonais, toutefois, certaines draperies du nord de l'Italie élevèrent ensuite leurs standards de production, notamment celle de Milan grâce à l'importation des laines bourguignonnes puis anglaises dans le dernier quart du XIII^e siècle.⁶¹ Il est possible d'en savoir plus sur la diffusion de ces draps en Toscane grâce à la récente publication d'un corpus d'actes notariés des années 1300-1 relatifs à la compagnie de l'Art de Por Santa Maria de Guido et Dino di Compagno (le chroniqueur Dino Compagni). En premier lieu, l'analyse des prix reportés dans ce corpus confirme le positionnement de gamme de la draperie crémonaise et montre que la draperie milanaise s'était déjà démarquée de ses concurrentes 'lombardes', y compris de la draperie véronaise, pourtant renommée depuis le début du XIII^e siècle.⁶² Mais l'observation la plus marquante est que l'entreprise Compagni revendit la totalité des draps crémonais, milanais, véronais, bresciens et 'romagnols' pour lesquels elle est documentée à des 'mercatores pannorum' originaires des bourgs du *contado* florentin (Sesto, Barberino, Pontorme) ou à des marchands originaires des autres villes toscanes (Sienne, Cortone, Pistoia, San Miniato). L'absence d'acheteurs florentins laisse entendre que les marchands de l'Art de Por Santa Maria s'étaient intéressés au commerce de ces draps, non pas en relation avec la demande du marché urbain, mais afin de s'imposer dans le commerce de redistribution de ces produits à l'échelle régionale.⁶³ La question mérite d'être creusée, mais cette hypothèse serait cohérente avec le fait que l'habillement des élites marchandes de la ville – le moyen et le haut de gamme en quelque sorte – était entièrement tourné vers les *panni franceschi* et permettrait également d'expliquer la quasi absence des draps du nord de l'Italie dans nos sources.

Mais il reste aussi à déterminer quand les Florentins commencèrent à se vêtir de leurs propres draps ? En effet, le livre de comptes du drapier Ri-

⁶¹ Mainoni, "La fisionomia economica," 178-9, 182 ; Poloni, "Il mercato internazionale," 132-8.

⁶² Le corpus contient 35 actes relatifs à l'entreprise Compagni dont 21 concernent la vente de draps du nord de l'Italie ou de 'Romagne'. Les draps crémonais se vendaient pour moins de 2 livres *a:ffiorini* par drap, ceux de Brescia pour environ 5 livres, ceux de Vérone pour environ 10 livres et ceux de Milan pour 17 ou 18 livres. Cfr. Tognetti, e Vestri, "Nuovi documenti su Dino Compagni," 583-4, 587-8. Sur la draperie véronaise : Collodo, "La produzione tessile ;" Varani, "Le città della Marca Trevigiana," 131-4.

⁶³ L'Art de Por Santa Maria était une corporation de différents métiers alors dominée par les marchands et revendeurs au détail spécialisés dans le commerce des draps italiens : les *ritagliatori* (le commerce des *panni franceschi* était le monopole de l'Art de Calimala). Comme Sergio Tognetti, nous remarquons avec intérêt l'acte rapportant la commission d'une teinture, qui laisse entendre que les marchands de l'Art de Por Santa Maria – à l'instar des marchands de l'Art de Calimala – faisaient teindre ou reteindre une partie des draps qu'ils importaient à Florence avant de les réexporter ailleurs. Cfr. Tognetti, e Vestri, "Nuovi documenti su Dino Compagni," 598.

nuccio di Nello Rinucci, la plus vieille comptabilité d'une entreprise de l'Art de la Laine conservée (1322-5), montre que les draps florentins produits à cette époque étaient encore principalement dédiés à l'exportation, y compris le meilleur type de drap alors produit à Florence, le 'panno alla francesca', un drap de laine anglaise calqué sur les standards nord-européens, qui intéressait davantage les marchands étrangers que les marchands florentins, comme si le segment du moyen et du haut de gamme sur le marché local était toujours dominé par les importations étrangères.⁶⁴ Les modèles de développement de la draperie médiévale citent souvent, parmi les causes de la croissance, l'existence d'un marché local capable d'absorber une partie de la production, or il n'est pas certain en réalité que diffusion commerciale rime nécessairement avec adoption locale.

4. *La consommation vestimentaire à la fin du XIII^e siècle : quelques pistes de réflexion*

Dans son étude sur "la culture matérielle et les origines du consumérisme", Richard Goldthwaite soulignait que l'appétence des consommateurs italiens de la Renaissance pour les biens de luxe avait été, à de rares exceptions près, entièrement dirigée vers les productions péninsulaires.⁶⁵ Cette remarque semble avoir quelque chose à voir avec le thème de l'origine du 'made in Italy' sur lequel est récemment revenu Carlo Marco Belfanti.⁶⁶ Or, dans le secteur de l'habillement, de telles pratiques consommatoires 'localistes' ne s'étaient pas encore affirmées à la fin du XIII^e siècle, quand le luxe vestimentaire était entièrement synonyme d'importations étrangères, et il y a peut-être là matière à identifier une rupture importante pour l'histoire de la consommation et dans l'évolution des mentalités.

Toujours à propos de consumérisme, nous n'avons jusqu'ici fait qu'effleurer le thème des lois somptuaires, vaste sujet débattu, sur lequel il n'existe pas de jugement univoque parmi les historiens, notamment du fait que ces

⁶⁴ Saito, "A Ledger of Rinucci," 59-60 : "Was there some difference between the types and classes of cloths purchased by Florentines and non-Florentines ? [...] Non Florentines purchased comparatively more panno alla francesca and less tritana, and purchased higher grades of both types. [...] Thus it seems reasonable to deduce that, in the markets frequented by the great Florentine merchants, the proportion of the higher grade cloths is somewhat smaller than that of other markets". Sur les importations de draps nord-européens à la même époque : Saporì, *Una compagnia di Calimala*.

⁶⁵ Goldthwaite, *Ricchezza e domanda*, 33 : "È importante ribadire che l'universo dei beni di consumo, che giunse a configurarsi come vera e propria espressione materiale della cultura del Rinascimento italiano, non era alimentato dalle importazioni. La domanda, nata del desiderio di generi sempre più numerosi di oggetti nuovi, e sempre più condizionata da un gusto altamente consapevole, fu di stimolo alle forze produttive operanti in Italia ; e ancora, nel XVI secolo, con l'eccezione di pochi articoli, come gli arazzi provenienti dal nord e i tappeti dall'est, gli Italiani desideravano ben pochi prodotti di lusso lavorati all'estero".

⁶⁶ Belfanti, "Renaissance et made in Italy."

règlements touchaient à une pluralité d'aspects.⁶⁷ Carlo Maria Cipolla, l'un des premiers historiens économistes à s'y être intéressé, estimait que le but premier de ces règlements était de lutter contre le gaspillage et la thésaurisation des richesses qui, de l'avis des hommes d'affaires de l'époque, auraient trouvé meilleur emploi à être réinvesties dans l'industrie et le commerce.⁶⁸ Il est vrai que les lois somptuaires florentines motivaient souvent leur contenu sur la base de considérations économiques, telle cette loi de 1318 évoquant les : "inhonestis et ponderosis expensis et gravaminibus que cives et districtuales florentini patiuntur [...] circa ornamenta et monilia dominarum".⁶⁹ Cette idée fait écho à la thèse controversée de Roberto Sabatino Lopez selon laquelle le déclin de l'économie italienne à la fin du Moyen Âge s'expliquerait, en partie, par le détournement des richesses vers la consommation de biens de luxe.⁷⁰ Aujourd'hui, dans le sillon notamment tracé par Richard Goldthwaite pour Florence, beaucoup d'historiens considèrent que la consommation de biens de luxe contribua au contraire au développement du secteur artisanal et, à travers lui, à la prospérité économique des villes italiennes de la Renaissance.⁷¹ Il s'agit d'une thèse d'autant plus fondée que le consumérisme des élites italiennes des XIV^e-XVII^e siècles était entièrement tourné vers le 'made in Italy'. Or, elle l'est beaucoup moins dans le cas d'un marché de l'habillement dominé par les importations étrangères comme c'était le cas à la fin du XIII^e siècle. Dans un sens, dire que le consumérisme de la Renaissance favorisa l'économie italienne plus qu'il ne la pénalisa, c'est donner raison aux promoteurs des lois somptuaires de la fin du XIII^e siècle et du début du XIV^e siècle qui estimaient que ce type de consommation était néfaste aux intérêts économiques de l'époque. Du point de vue chronologique, il existe une corrélation entre le succès commercial des *panni franceschi* au sud des Alpes et l'apparition des premières lois somptuaires dans les villes italiennes de la seconde moitié du XIII^e siècle. Sans faire de cette corrélation une causalité, il nous semble que

⁶⁷ Owen Huges, "Sumptuary Laws ;" Kovesi Killerby, *Sumptuary Law ; Disciplinare il lusso* ; Wilson, "Common Threads ;" Muzzarelli, "Sumptuary Laws."

⁶⁸ Cipolla, *Storia economica*, 280-1. Sur le sujet : Franceschi, "La normativa suntuaria," 167-71. Dans le domaine économique, il est intéressant de citer l'avis de Maria Giuseppina Muzzarelli que : "Queste leggi prevedevano per ogni trasgressione il pagamento di una multa : si potrebbe addirittura ipotizzare che siano state ideate per 'fare cassa'. Cfr. Muzzarelli, "Dante e la dismisura," 220. Voir aussi : Muzzarelli, *Le regole del lusso*, 47-73.

⁶⁹ Cité dans : Guimbard, "Appunti sulla legislazione suntuaria," 63.

⁷⁰ Lopez, "Hard Times and Investment in Culture."

⁷¹ Goldthwaite, *L'economia della Firenze rinascimentale*, 824 : "I settori commerciale, bancario e industriale conseguirono lo straordinario risultato di strappare la città al suo isolamento. Se il loro insuccesso finale non vide il ritorno della città all'isolamento fu grazie al settore artigianale che crebbe e prosperò nel frattempo, alimentato dalla ricchezza apportata alla città da quelle altre attività. Nel lungo periodo infatti il massimo successo dell'economia fiorentina fu lo sviluppo di questo settore attraverso il quale la ricchezza generata dai settori avanzati veniva riciclata e pertanto investita in capitale umano e trasformata in un patrimonio di architettura urbana, di opere creative e di una tradizione di maestria artigianale ineguagliata da qualsiasi altra città".

c'est toutefois un élément contextuel important et qu'il devrait être pris en compte pour saisir l'essence du phénomène.

S'il y a en revanche quelque chose qui fait consensus dans les débats sur les lois somptuaires, c'est le fait que celles-ci condamnaient davantage l'habillement féminin que l'habillement masculin. Et s'il serait commode d'y voir là le signe de la misogynie ordinaire, Catherine Guimbard, dans son article pionnier sur les lois somptuaires florentines, mettait en opposition le "filon gratuitement polémique" d'un Boccace ou d'un Franco Sacchetti avec l'avis "nettement plus politique" d'un Dante ou d'un Francesco di Barberino, pour lesquels la nécessité de tempérer le faste vestimentaire féminin était avant tout motivée par la recherche de l'équilibre social : "pour gagner le pari de la stabilité institutionnelle, tout foyer de désordre politique devait être étouffé, y compris la coquetterie responsable de cette éternelle et déstabilisante compétition entre les femmes".⁷² Cara Bardi, qui portait du samit et de l'écarlate de Gand, était beaucoup plus richement vêtue que son mari Bene Bencivenni, qui portait du cendal et de la saie verte de Caen (son complet gonelle-garnache écarlate pouvait valoir jusqu'à cinq ou six fois le prix de ceux de son mari).⁷³ Les étoffes de Cara Bardi comptaient parmi les plus prestigieuses qui soit et, pour s'en convaincre, notons que le samit et l'écarlate furent précisément les deux seuls types de tissus dont le *Statuto del Popolo* florentin de 1323-5 aurait limité la possession à un seul vêtement par femme.⁷⁴ D'autres études de cas, menées sur des comptabilités domestiques plus tardives, ont conduit au même type de constat : vers 1400, Margherita Bandini était plus richement vêtue que son mari Francesco Datini, vers 1500, Caterina Tornabuoni était plus chèrement habillée que son époux Bernardo Gondi.⁷⁵ Christiane Klapisch-Zuber a montré que le 'contre-trousseau' des femmes florentines aux XIV^e et XV^e siècles – c'est-à-dire la part de la dot que le mari réinvestissait en étoffes, bijoux et vêtements pour vêtir sa conjointe – pouvait représenter plus

⁷² Guimbard, "Appunti sulla legislazione suntuaria," 58-9 : "per vincere la scommessa della stabilità istituzionale ogni focolaio di disordini politici va soffocato, fra cui la civetteria responsabile di quell'eterno e destabilizzante gareggiare fra donne".

⁷³ En nous limitant à comparer une série de prix tirés du compte "Bene Bencivenni per sua tratta" qui gérait les mouvements d'argent entre le patrimoine personnel du marchand et le capital investi dans son entreprise, pour une période de temps limitée (octobre 1285 - décembre 1287), nous reportons l'achat d'un *podere* pour environ 272 florins, d'une première terre agricole pour 141 florins ("ventuno istaiora e otto panora e quatro piedi di terra"), d'une seconde pour 72 florins (36 florins pour "metà di tredici istaiora di terra"), d'une habitation pour 34 florins (17 livres *a.ffiiorini* pour "metà de la chasa e cholto che chonperai"), de la demi-pièce de samit du mantel de Cara Bardi pour 33 florins, de l'écarlate de Gand pour son complet gonelle-garnache pour 29 florins, d'une quantité inconnue de cendal pour 15 florins, d'un tapis byzantin pour 15 florins, de trois couvertures de lit achetées à Venise pour 7 florins, de trois draps pour les tenues d'hiver de Bene pour 5 ou 6 florins chacun (5 florins pour 16 bras de verdet d'Arras le 12 décembre 1285, 6 florins pour 13 bras de camelin d'Orchies le 12 octobre 1286 et 6 livres 18 sous *a.ffiiorini* pour 15 bras de drap d'Arras en septembre 1287) et de trois porcs pour 4 ou 5 florins chacun. Cfr. *Secondo libricciolo*, 387-8, 391-3, 397-8.

⁷⁴ *Statuto del Capitano del Popolo*, 208.

⁷⁵ Orlandi, "Tra austerità e lusso," 35, 40-1.

de 50 % de la somme transférée lors des mariages.⁷⁶ Certes, les finances domestiques étaient le plus souvent contrôlées par les hommes, or Serena Galasso a montré que les cas de femmes florentines ayant tenu les livres de comptes de leur ménage n'étaient pas rares (surtout à partir de la fin du XV^e siècle)⁷⁷ et il est par ailleurs important de ne pas confondre gestion et décision : celui qui effectue ou enregistre une transaction n'est pas toujours celui qui en est à l'origine (ou sinon il faut en conclure que le comptable d'une entreprise a toujours plus de pouvoir de décision que son conseil d'administration). Evelyn Welch est aussi de l'avis que les Florentines, quand bien même elles devaient passer par l'intermédiaire de courtiers, avaient un accès au marché plus bien courant qu'il n'y paraît.⁷⁸ Faut-il en conclure que les réprobations florentines contre l'habillement féminin étaient justifiées ? c'est-à-dire que les dépenses vestimentaires des femmes (ou à leur destination) étaient significativement plus élevées que celles des hommes ? Nous répondrons prudemment que si faire l'histoire du vêtement implique presque toujours de comparer les habillements masculins et féminins, peu d'études, en réalité, ont jusqu'ici abordé le thème de la consommation vestimentaire dans une vraie perspective de genre et que les quelques exemples cités ci-dessus ne sont pas assez pour se faire un avis définitif sur la question.

D'ailleurs, l'habit cher de Cara Bardi pourrait aussi s'expliquer par ses origines sociales, étant donné qu'elle était issue d'une des familles de Magnats et d'hommes d'affaires les plus puissantes de Florence, là où son mari Bene Bencivenni, s'il avait fait un bon mariage, restait en comparaison un homme du *popolo* dont la famille s'était urbanisée il y a peu. Dans un article déjà cité, Gil Bartholeyns a affirmé que le XIII^e siècle coïncida avec "une crise des signes traditionnels des identités sociales", entre d'une côté une oligarchie urbaine "manieuse d'argent et dynastique" et de l'autre une aristocratie "de plus en plus endettée et calculatrice", qui, la monétarisation de la société faisant, tendaient à se confondre : "jusqu'à un certain point, chacun glisse dans le cadre de vie de l'autre. [...] On observe alors un phénomène de surenchère réciproque et de démonstration des richesses".⁷⁹ Or, cette interprétation cadre mal avec le cas florentin, où, comme l'a expliqué Angela Orlandi, la bourgeoisie d'affaires tint pendant longtemps à maintenir un train de vie limité, sinon austère, afin de se démarquer de la noblesse avec laquelle elle était en concu-

⁷⁶ Klapisch-Zuber, "Le complexe de Griselda."

⁷⁷ Galasso, "La memoria tra i conti," Galasso, "Il mestiere di sposa."

⁷⁸ Welch, *Shopping in the Renaissance*, 223-5 : "While Marg[he]rita Datini, Lucrezia T[or]nabuoni and Alessandra Strozzi were far from typical Tuscan women [...] their ability to place orders with male relatives [...] may have been more common than we have assumed. But they did not interact with the suppliers themselves ; instead they worked through trusted male relatives. They avoided dishonour and never needed to engage in the face-to-face negotiations that women lower on the social scale confronted on a regular basis". Pour un tour d'horizon sur la question : Chabot, "Richesses des femmes et parenté."

⁷⁹ Bartholeyns, "L'enjeu du vêtement," 231-2.

rence.⁸⁰ Catherine Guimbard faisait remarquer que deux des plus anciennes lois somptuaires florentines furent émises juste après les deux expériences de régime seigneurial – et favorables aux Magnats – que connut Florence dans la première moitié du XIV^e siècle : autour du duc de Calabre en 1326-8 puis du duc d'Athènes en 1342-3.⁸¹ Plus récemment, Christiane Klapisch-Zuber a interprété cette concomitance des dates à travers un curieux amalgame entre genre, inclination politique et goût des belles choses, puisque, selon elle, les femmes florentines, “dépouillées des responsabilités économiques et politiques, misaient tout sur le paraître” et “s’accommodaient mieux que leurs pères, frères et maris de régimes seigneuriaux qui avaient vite fait d’exaspérer leurs hommes, car elles y trouvaient pour leur part des compensations à leur marginalité dans la cité”.⁸² Angela Orlandi a illustré la phase d’austérité qu’elle décrivait à partir du cas de Francesco Datini, qui vécut au passage des XIV^e et XV^e siècles et qui – comme son épouse aimait le lui rappeler⁸³ – s’était marié à une femme issue d’un rang supérieur au sien : tout comme Bene Bencivenni donc, si bien que l’écart apparent de train de vie entre lui et sa femme semble permettre de faire remonter le phénomène décrit à la fin du siècle précédent.

Dit autrement, le faste vestimentaire de Cara Bardi pourrait s’expliquer par sa condition nobiliaire davantage que par sa condition féminine : une condition, revendiquée par le vêtement, que les Magnates florentines ne semblaient pas prêtes à abandonner, même à leurs marchands de maris. Christiane Klapisch-Zuber s’est par ailleurs amusée du fait que Giovanni Villani, l’une des voix de la bourgeoisie d’affaires masculine, ait condamné les libertés vestimentaires offertes aux femmes par le duc de Calabre en 1326 alors que des femmes de sa propre famille furent de celles qui plaidèrent pour l’allègement des restrictions.⁸⁴ Or, Giovanni Villani, qui était le fils d’un père *popolano* entrepreneur dans l’Art de Laine et d’une mère d’origine magnate, avait, comme son père avant lui, épousé en seconde noce une femme de l’aristocratie, Monna di Francesco Pazzi, reproduisant le schéma, somme toute très classique à Florence à cette époque, d’un mariage entre les fils de la bourgeoisie d’affaires ascendante et les filles de la noblesse déclinante.⁸⁵ Et c’est peut-être là qu’était la vraie ligne de fracture au sein de nombre de ménages florentins, car, à trop essentialiser la ‘guerre des sexes’, on en viendrait presque à oublier la ‘guerre des classes’.

⁸⁰ Orlandi, “Tra austerità e lusso,” 44-5. Voir aussi : Taddei, “S’habiller selon l’âge,” 336.

⁸¹ Guimbard, “Appunti sulla legislazione suntuaria,” 61-2.

⁸² Klapisch-Zuber, “Décence ou dépense ?,” 207-8.

⁸³ On lit dans une lettre de Margherita à Francesco citée dans : Orlandi, “Tra austerità e lusso,” 34 : “i’ ò pure un pocho del sanghue de’ Gherardini che me ne pregio assai di meno, ma io non so chonoscere il sangue vostro”.

⁸⁴ Villani, *Nuova cronica*, 1, 537 : “e così il disordinato appetito de le donne vince la ragione e ’l senno degli uomini”. Klapisch-Zuber, “Décence ou dépense ?,” 207 : “Il est piquant de voir parmi les femmes qui vinrent demander au duc de Calabre la rémission de leurs amendes pour infractions somptuaires des épouses Villani... indice de divergences, voire de tensions au sein des ménages !”.

⁸⁵ Zabbia, “Villani, Giovanni.”

Travaux cités

- Abraham-Thisse, Simonne. "L'exportation des draps normands au Moyen Âge." In *La draperie en Normandie du XIII^e au XV^e siècle*, dir. Alain Becchia, 103-65. Mont Saint-Aignan : Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2003. <https://doi.org/10.4000/books.purh.7218>.
- Appunti di Palmieri (ante 1236)*. In *Testi Sangimignanesi del secolo XIII e della prima metà del secolo XIV*, a cura di Arrigo Castellani, 54-6. Firenze : Sansoni, 1956.
- Arnoux, Mathieu. "Vérité et question des marchés médiévaux." In *L'activité marchande sans le marché ?*, dir. Armand Hatchuel, Olivier Favereau, et Franck Aggeri, 27-43. Paris : Presses des Mines, 2010. <https://doi.org/10.4000/books.pressesmines.1207>.
- Astuti, Guido, cur. *Il libro dell'entrata e dell'uscita di una compagnia mercantile senese del secolo XIII (1277-82)*. Torino : Lattes, 1934.
- Bartholeyns, Gil. "Lenjeu du vêtement au Moyen Âge : de l'anthropologie ordinaire à la raison sociale (XIII^e-XIV^e siècles)." *Micrologus* 15 (2007) : 219-57.
- Belfanti, Carlo Marco. "Renaissance and made in Italy : l'invention d'une identité culturelle pour l'industrie de la mode." In *La gloire de l'industrie. XVII^e-XIX^e siècle. Faire de l'histoire avec Gérard Gayot*, dir. Corine Maitte, Matthieu de Oliveira, et Philippe Minard, 145-59. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2012. <https://doi.org/10.4000/books.pur.114621>.
- Bettarini, Francesco. "I numeri di un primato. La scrittura contabile nel primo capitalismo fiorentino." *Note di Ricerca* 1 (2020). <https://phaidra.cab.unipd.it/view/o:461208>.
- Blanc, Odile. "L'orthopédie des apparences ou la mode comme invention du corps." *Micrologus* 15 (2007) : 107-19.
- Campanini, Antonella. "Vesti, colori e onore : la scala del rosso." In *Identità cittadina e comportamenti socio-economici tra Medioevo ed Età moderna*, a cura di Paolo Prodi, Maria Giuseppina Muzzarelli, e Stefano Simonetta, 145-55. Bologna : Clueb, 2007.
- Castellani, Arrigo, cur. *Nuovi testi fiorentini del Dugento*, voll. 2. Firenze, Sansoni, 1952.
- Castellani, Arrigo, cur. *Testi toscani di carattere pratico*. Bologna: Pàtron, 1982.
- Castellani, Arrigo, cur. *Libro di Mattasalà di Spinello (1233-43)*. Edizione a uso interno dell'O-VI. <https://www.europeana.eu/it/item/39/URK>
- Chabot, Isabelle. "Richesses des femmes et parenté dans l'Italie de la Renaissance. Une relecture." In *La famille, les femmes et le quotidien (XIV^e-XVIII^e siècle)*, dir. Isabelle Chabot, Jérôme Hayez, et Didier Lett, 263-90. Paris : Éditions de la Sorbonne, 2021. <https://doi.org/10.4000/books.psrbonne.74172>.
- Chorley, Patrick. "The Cloth Exports of Flanders and Northern France during the Thirteenth Century : A Luxury Trade." *The Economic History Review* 40 (1987) : 349-79. <https://doi.org/10.2307/2596250>.
- Ciappelli, Giovanni. *Memory, Family and Self. Tuscan Family Books and Other European Ego-documents (14th-18th Century)*. Leiden-Boston : Brill, 2014.
- Cipolla, Carlo Maria, *Storia economica dell'Europa preindustriale*, Bologna : il Mulino, 2002 [1^{re} éd. Bologna : il Mulino, 1997].
- Claustre, Julie. "Transactions et institutions. Une histoire sociale de l'économie médiévale. Mémoires d'un artisan parisien du XV^e siècle." Mémoire d'HDR, dir. Laurent Feller. Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2018.
- Collodo, Silvana. "La produzione tessile nel Veneto medievale." In *Tessuti nel Veneto. Venezia e la Terraferma*, a cura di Giuliana Ericani, et Paola Frattaroli, 35-56. Verona : Banca popolare di Verona, 1983.
- Constitutiones Latini (1279)*. In *Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio*, a cura di Giovanni Domenico Mansi. Vol. 24, col. 245-58. Venezia : Antonio Zatta, 1780.
- Conto delle mercanzie di Pisa tenuto da Stefano Soderini (1278-9)*. In *Nuovi testi fiorentini del Dugento*, vol. 2, a cura di Arrigo Castellani, 459-69. Firenze : Sansoni, 1952.
- Del Bo, Beatrice. "Corporazioni e mutamenti produttivi in Lombardia (XIII-primi XIV secolo)." In *La congiuntura del primo Trecento in Lombardia (1290-1360)*, a cura di Paolo Grillo, et François Menant, 91-103. Rome : École française de Rome, 2019. <https://doi.org/10.4000/books.efr.37425>.
- Doren, Alfred. *Die Florentiner Wollentuchindustrie vom Vierzehnten bis zum Sechzehnten Jahrhundert*. Stuttgart: Cotta, 1901.
- Dufy, Caroline, et Florence Weber. *L'ethnographie économique*. Paris : La Découverte, 2007.
- Feller, Laurent. "Mesurer la valeur des choses au Moyen Âge." In Laurent Feller, *Richesse, terre*

- et valeur dans l'Occident médiéval. Économie politique et économie chrétienne*, 181-96. Turnhout : Brepols, 2021 [2016].
- Feller, Laurent. *Richesse, terre et valeur dans l'Occident médiéval. Économie politique et économie chrétienne*. Turnhout : Brepols, 2021 [2016].
- Frammento d'un libro di conti di mercanti di panni*. In *Nuovi testi pratesi dalle origini al 1320*, éd. Renzo Fantappiè, Vol. 1, 2-14. Firenze : Accademia della Crusca, 2000.
- Franceschi, Franco. "La normativa suntuaria nella storia economica." In *Disciplinare il lusso. La legislazione suntuaria in Italia e in Europa tra medioevo ed età moderna*, a cura di Maria Giuseppina Muzzarelli, et Antonella Campanini, 163-78. Roma : Carocci, 2003.
- Frick, Carole Collier. *Dressing Renaissance Florence*. Baltimore : John Hopkins University Press, 2002.
- Furet, François. "L'histoire quantitative et la construction du fait historique." *Annales. É.S.C.* 26 (1971) : 63-75. <https://doi.org/10.3406/ahess.1971.422459>.
- Galasso, Serena. "La memoria tra i conti : alcune riflessioni sulle scritture domestiche di donne a Firenze (XV-XVI secolo)." *Quaderni Storici* 54 (2019) : 195-223.
- Galasso, Serena. "Il mestiere di sposa : genere, organizzazione domestica e scrittura contabile a Firenze nel XVI secolo." In *Donne e lavoro : attività, ruoli, complementarità (sec. XI-V-XIX)*, a cura di Paola Avallone, et Gemma Teresa Colesanti, 121-51. Cagliari : Istituto di storia dell'Europa mediterranea, 2019.
- Gérard-Marchant, Laurence. "Aspetti della moda femminile a Firenze nella 'Prammatica' del 1343." In *Draghi rossi e querce azzurre. Elenchi descrittivi di abiti di lusso (Firenze 1343-1345)*, a cura di Laurence Gérard-Marchant, Christiane Klapisch-Zuber, Franek Sznura, Giuseppe Biscione, et Joël F. Vaucher-de-la-Croix, ix-xvi. Firenze : Sismel, 2013.
- Giacchetto, Marco. *Siena città manifatturiera. La produzione dei tessuti di lana e di seta nei secoli XIV e XV*. Tesi di dottorato, Università di Firenze, 2019-20.
- Goldthwaite, Richard A. *L'economia della Firenze rinascimentale*, tradotto da Giovanni Arganese. Bologna : Il Mulino, 2013 [1^{re} éd. Baltimore-London : Johns Hopkins University Press, 2009].
- Goldthwaite, Richard A. *Ricchezza e domanda nel mercato dell'arte in Italia dal Trecento al Seicento. La cultura materiale e le origini del consumismo*, tradotto da Maria Colombo. Milano : Unicopli, 1995. 1^{re} éd. Baltimore-London : Johns Hopkins University Press, 1993.
- Goldthwaite, Richard A. *Private Wealth in Renaissance Florence. A Study of Four Families*. Princeton : Princeton University Press, 1968.
- Guimbar, Catherine. "Appunti sulla legislazione suntuaria a Firenze dal 1281 al 1384." *Archivio Storico Italiano* 150 (1992) : 57-81. <https://www.jstor.org/stable/26217680>.
- Harsch, Mathieu, cur. *Il Libro discepoli e pigione del tintore Giunta di Nardo Rucellai (Firenze, 1341-6)*. Pisa : Edizioni della Normale, 2018.
- Harsch, Mathieu. *La teinture et les matières tinctoriales à la fin du Moyen Âge. Florence, Toscane, Méditerranée*. Thèse de doctorat, Université di Padova-Université de Paris, 2018-9.
- Heller, Sarah-Grace. *Fashion in Medieval France*. Cambridge : D.S. Brewer, 2007.
- Hoshino, Hidetoshi. *L'Arte della Lana in Firenze nel basso Medioevo. Il commercio della lana e il mercato dei panni fiorentini nei secoli XIII-XV*. Firenze : Olschki, 1980.
- Hoshino, Hidetoshi. "La tintura di grana nel basso Medioevo." In Hidetoshi Hoshino, *Industria tessile e commercio internazionale nella Firenze del tardo Medioevo*. Firenze : Olschki, 2001, 23-9 [1983].
- Klapisch-Zuber, Christiane. "Le complexe de Griselda. Dot et dons de mariage au Quattrocento." *Mélanges de l'École française de Rome. Moyen Âge-Temps Modernes* 94 (1982) : 7-43. <https://doi.org/10.3406/mefr.1982.2640>.
- Klapisch-Zuber, Christiane. "Décence ou dépense ? Le contrôle des excès vestimentaires à Florence au XIV^e siècle." In *Le vêtement au Moyen Âge. De l'atelier à la garde-robe*, dir. Danièle Alexandre-Bidon, Nadège Gauffre Fayolle, Perrine Mane, et Mickaël Wilmart, 201-9. Turnhout : Brepols, 2021.
- Kovesi Killerby, Catherine. *Sumptuary Law in Italy 1200-1500*. Oxford : Oxford University Press, 2002.
- La Roncière, Charles-Marie de. *Prix et salaires à Florence au XIV^e siècle (1280-1380)*. Rome : École française de Rome, 1982.
- Levi Pisetzky, Rosita. *Il costume e la moda nella società italiana*. Torino : Einaudi, 1995 [1^{re} éd. Torino : Einaudi, 1978].
- Libro d'amministrazione dell'eredità di Baldovino Iacopi Riccomanni (1272-78)*, In *Testi toscani*

- ni di carattere pratico. Vol. 1 de *La prosa italiana delle origini*, a cura di Arrigo Castellani, 429-64. Bologna : Pàtron, 1982.
- Libro del dare e dell'aver di Gentile de' Sassetti e suoi figli (1274-310). In *Nuovi testi fiorentini del Dugento*, vol. 1, a cura di Arrigo Castellani, 286-362. Firenze : Sansoni, 1952.
- Lopez, Roberto Sabatino. "Hard Times and Investment in Culture." In *The Renaissance. A symposium*, 19-34. New York : Metropolitan Museum of Art, 1953.
- Mainoni, Patrizia. "Le Arti e l'economia urbana : mestieri, mercanti e manifatture a Cremona dal XIII al XV secolo." In *Il Quattrocento, Cremona nel Ducato di Milano (1395-1535)*. Vol. 6 de *Storia di Cremona*, a cura di Giorgio Chittolini, 116-47. Azzano San Paolo : Bolis, 2008.
- Mainoni, Patrizia. "La fisionomia economica delle città lombarde dalla fine del Duecento alla prima metà del Trecento. Materiali per un confronto." In *Le città del Mediterraneo all'apogeo dello sviluppo medievale : aspetti economici e sociali*, 141-221. Pistoia : Centro italiano di studi di storia e d'arte, 2003.
- Marsini, Sandra. "Del Bene, Bene." In *Dizionario Biografico degli Italiani* Vol. 36. Roma : Istituto dell'Enciclopedia italiana, 1988, 333-4.
- Munro, John H. "The Medieval Scarlet and the Economics of Sartorial Splendour." In John H. Munro, *Textiles, Towns and Trade*, 13-70. Aldershot: Variorum, 1994 [1983].
- Munro, John H. "The Rise, Expansion, and Decline of the Italian Wool-Based Cloth Industries, 1100-1730 : A Study in International Competition, Transaction Costs, and Comparative Advantage." *Studies in Medieval and Renaissance History* 9 (2012) : 45-207.
- Muzzarelli, Maria Giuseppina, e Antonella Campanini, éd. *Disciplinare il lusso. La legislazione suntuaria in Italia e in Europa tra medioevo ed età moderna*. Roma : Carocci, 2003
- Muzzarelli, Maria Giuseppina. *A capo coperto. Storie di donne e di veli*. Bologna : Il Mulino, 2016.
- Muzzarelli, Maria Giuseppina. "Dante e la dismisura: osservazioni dal caso del disciplinamento suntuario e del prestito convenzionato." *Dante Studies* 138 (2020) : 219-31. <https://doi.org/10.1353/das.2020.0011>.
- Muzzarelli, Maria Giuseppina. *Guardaroba medievale. Vesti e società dal XIII al XV secolo*. Bologna : Il Mulino, 1999.
- Muzzarelli, Maria Giuseppina. *Le regole del lusso. Apparenza e vita quotidiana dal Medioevo all'Età moderna*. Bologna : Il Mulino, 2020.
- Muzzarelli, Maria Giuseppina. "Sumptuary Laws in Italy: Financial Resource and Instrument of Rule." In *The Right to Dress. Sumptuary Laws in a Global Perspective, c. 1200-1800*, ed. by Giorgio Riello, and Ulinka Rublack. 167-85. Cambridge : Cambridge University Press, 2019.
- Orlandi, Angela. "Tra austerità e lusso. Modelli di consumo dei mercanti fiorentini tra XIV e XVI secolo." In *Faire son marché au Moyen Âge. Méditerranée occidentale, XIII^e-XVI^e siècle*, dir. Judicaël Petrowiste, et Mario Lafuentes Gómez, 31-45. Madrid : Casa de Velázquez, 2018. <https://books.openedition.org/cvz/5318>.
- Owen Hugues, Diane. "Sumptuary Law and Social Relations in Renaissance Italy." In *Disputes and Settlements. Law and Human Relations in the West*, ed. by John Bossy, 69-99. Cambridge : Cambridge University Press, 1983.
- Pegolotti, Francesco di Balduccio. *La Pratica della mercatura*, éd. Allan Evans. Cambridge (Mass.) : The Mediaeval Academy of America, 1936.
- Piponnier, Françoise, et Perrine Mane. *Se vêtir au Moyen Âge*. Paris : Biro, 1995.
- Polanyi, Karl. *La grande transformation. Aux origines politiques et économiques de notre temps*. Traduit par Catherine Malamoud, et Maurice Angeno. Paris : Gallimard, 1983 [1^{re} éd. New York : Farrar & Rinehart, 1944].
- Polanyi, Karl. *La subsistance de l'homme. La place de l'économie dans l'histoire et la société*. Traduit par Bernard Chavance. Paris : Flammarion, 2011 [1^{re} éd. New York : Academic Press, 1977].
- Poloni, Alma. "Il mercato internazionale dei panni e le industrie tessili lombarde nel Trecento." In *La congiuntura del primo Trecento in Lombardia (1290-1360)*, a cura di Paolo Grillo, e François Menant, 121-49. Rome : École française de Rome, 2019. <https://doi.org/10.4000/books.efr.37425>.
- Primo libricciolo di crediti di Bene Bencivenni (1262-75). In *Testi toscani di carattere pratico*. Vol. 1 de *La prosa italiana delle origini*, a cura di Arrigo Castellani, 291-310. Bologna : Pàtron, 1982.
- Quaderno di tutela dei minori Perotto e Fina di Paghino Ammannati, tenuto da Compagno

- Ricevuti (1290-5). In *Nuovi testi fiorentini del Dugento*, vol. 2, a cura di Arrigo Castellani, 561-77. Firenze : Sansoni, 1952.
- Rainey, Ronald E. "Sumptuary legislation in Renaissance Florence." Ph.D. dissertation, Columbia University, 1985.
- Ricchezza, valore e proprietà in età preindustriale (1400-1850), a cura di Guido Alfani, e Michela Barbot. Venezia : Marsilio, 2009.
- Righi, Laura. *La manifattura del cuoio e della calzatura nell'Italia comunale. Tecniche, struttura produttiva e organizzazione del lavoro*. Tesi di dottorato, Università di Trento, 2016-7.
- Sapori, Armando. *Una compagnia di Calimala ai primi del Trecento*. Firenze : Olschki, 1932.
- Saito, Hiromi. "A Ledger of Rinucci, a Florentine Clothier, 1322-25." *Mediterranean World (Mediterranean Studies Group at Hitotsubashi University)* 18 (2006) : 37-62.
- Secondo libricciolo di crediti di Bene Bencivenni (1277-96). In *Nuovi testi fiorentini del Dugento*, vol. 1, a cura di Arrigo Castellani, 363-458. Firenze : Sansoni, 1952.
- Sznura, Franek. "La 'Prammatica fiorentina'. Note sulla redazione e il contenuto." In *Draghi rossi e querce azzurre. Elenchi descrittivi di abiti di lusso (Firenze 1343-1345)*, a cura di Laurence Gérard-Marchant, Christiane Klapisch-Zuber, Franek Sznura, Giuseppe Biscione, e Joël F. Vaucher-de-la-Croix, XXXIX-LXXIV. Firenze : Sismel, 2013.
- Statuto del Capitano del Popolo degli anni 1322-1325. Vol. 1 de *Statuti della Repubblica fiorentina*, a cura di Giuliano Pinto, Francesco Salvestrini, e Andrea Zorzi. Firenze : Olschki, 1999.
- Taddei, Ilaria. "Fanciulli senza porpore. Le fogge della moda maschile e la condanna del lusso a Firenze fra XIV e XV secolo." In *Uomini, paesaggi, storie. Studi di storia medievale per Giovanni Cherubini*, a cura di Duccio Balestracci, Andrea Barlucchi, Franco Franceschi, Paolo Nanni, Gabriela Piccinni, e Andrea Zorzi, vol. 2, 1071-87. Siena : SeB, 2012.
- Taddei, Ilaria. "S'habiller selon l'âge. Les lois somptuaires florentines à la fin du Moyen Âge." *Micrologus* 15 (2007) : 329-51.
- Taddei, Ilaria. "La législation somptuaire dans l'Italie médiévale. Le cas florentin (fin XII^e-début XIV^e siècle)." *Mélanges de l'École française de Rome. Antiquité* 128 (2016) : 125-33. <https://doi.org/10.4000/mefra.3275>.
- Tognetti, Sergio, et Veronica Vestri. "Nuovi documenti su Dino Compagni." *Archivio Storico Italiano*, 178 n° 665 (2020) : 577-617.
- Tosi Brandi, Elisa. *L'arte del sarto nel Medioevo. Quando la moda diventa un mestiere*. Bologna : Il Mulino, 2017.
- Vallerani, Massimo, cur. *Valore delle cose e valore delle persone. Dall'Antichità all'Età moderna*. Roma : Viella, 2018.
- Varanini, Gian Maria. "Le città della Marca Trevigiana fra Duecento e Trecento. Economia e società." In *Le città del Mediterraneo all'apogeo dello sviluppo medievale : aspetti economici e sociali*, 111-40. Pistoia : Centro italiano di studi di storia e d'arte, 2003.
- Vidos, Benedek E. "Il nome di città inglese Stamford e l'ait. stanforte, afr. estanforte, asp. estanfort(e), (e)stanfort." In *Scritti linguistici in onore di Giovan Battista Pellegrini*, vol. 2, 1031-40. Pisa : Pacini, 1983.
- Villani, Giovanni. *Nuova cronica*, a cura di Giuseppe Porta. 3 vol. Parma : Guanda, 1990-1.
- Viu Fandos, Maria. "The merchant wears Konstanz. Creating the image of a successful businessman in the Crown of Aragon in the 15th century." *Reti Medievali Rivista* 21 n° 2 (2020) : 289-306. <https://doi.org/10.6092/1593-2214/6863>.
- Welch, Evelyn. *Shopping in the Renaissance. Consumer Cultures in Italy 1400-1600*. New Haven-London : Yale University Press, 2005.
- Wilson, Laurel Ann. "Common Threads : A Reappraisal of Medieval European Sumptuary Law." *The Medieval Globe* 2 (2016) : 141-65. <https://scholarworks.wmich.edu/tmg/vol2/iss2/7>.
- Zabbia, Marino. "Villani, Giovanni." In *Dizionario Biografico degli Italiani* Vol. 99. Roma : Istituto dell'Enciclopedia italiana, 2020, 333-8.
- Zanger, Kurt. *Contribution à la terminologie des tissus en ancien français attestés dans des textes français, provençaux, italiens, espagnols, allemands et latins*. Zurich : Schöler, 1945.

Mathieu Harsch
Istituto Storico Italiano per il Medioevo, Roma
harschm@gmail.com

